

## À ASSIA DJEBAR

# Lucide et romancière hors pair

*morte, Vaste est la prison, La Femme sans sépulture, enfin Ces Voix qui m'assiègent et Nulle part dans la maison de mon père.*

Tout ce travail remarquable qui témoigne du parcours d'une femme en écriture, celle «qui écrit, pour se faire comprendre des autres dans une langue riche et belle», a été honnêtement et fidèlement récompensée. Nous donnons ci-après quelques prix et titres internationaux dont Assia Djebbar a été la lauréate :

- le Prix de la critique internationale à la Biennale de Venise pour le long-métrage *La Nouba des femmes du mont Chenoua*, en 1979 ;
- le Literaturpreis des Ökumenischen Zentrums de Francfort (Allemagne), pour *Ombre sultane* (1989) ;
- le Prix Maurice-Maeterlinck à Bruxelles en Belgique (1995) ;
- Le Prix Marguerite-Yourcenar (Boston, USA,

d'autres comportements auxquels elle ne pouvait s'accommoder. Était-elle assez naïve, plutôt sans sentiment aucun, ou encore fâcheusement égoïste, pour réagir de la manière la plus abjecte qui pousse un personnage de renommée, comme elle, à renier ses valeurs, à se détourner de ses principes, et aller tout bonnement au-devant de la cassure ? Ne s'était-elle pas inspirée de la morale de ses ancêtres, les «Brakna ou les Berkani», de valeureux et intrépides combattants, ainsi que des conduites d'anciens, qui voyaient clair dans le monde où ils vivaient et ne manquaient pas d'instruire leurs semblables dans ce style : «Dans toutes les existences, on note une date où bifurque la destinée, soit vers une catastrophe soit vers le succès.» Cette pensée est de La Rochefoucauld-Liancourt. Et Assia Djebbar, de par son nationalisme, sa perspicacité, sa confiance et

savait que de nos jours et, depuis toujours, les échecs et les épreuves de notre communauté ne sont que les fruits – amers – de l'ignorance. Le Prophète (QSSSL), bien qu'il fût un océan de savoir et éduqué sous l'autorité divine, lui-même invoquait Allah en ces termes «Ô ! Mon Seigneur, accroît mes connaissances !» (Coran 20/114). Ce sont autant de vertus et de mérites, préservés jalousement par cette Dame, qui ont fait que de l'autre côté de la Méditerranée, elle a été consacrée en tant qu'immortelle, en faisant son entrée dans ce sanctuaire de l'intelligence en qualité d'académicienne.

C'est un classement hautement supérieur et valeureux pour une étrangère qui, de surcroît est Algérienne, et qui, tout au long de sa carrière littéraire, a adopté «le refus de mentir sur ce qu'elle savait et la résistance à l'oppression», deux engagements difficiles à maintenir chez ceux qui perdent leur personnalité, par la démagogie et la complaisance dans leurs écrits. C'était la première fois qu'une femme d'un pays du Maghreb, et du monde arabe, faisait son entrée à l'Académie française, pour s'asseoir à côté de trois autres femmes, Jacqueline de Romilly (helléniste), Hélène Carrère d'Encausse (historienne), Florence Delay (écrivaine), et porter le célèbre «habit vert» que les académiciens revêtent, avec le bicorne, la cape et l'épée, lors des séances solennelles sous la Coupole. Cependant, pour ce qui est de l'épée, cette arme de combat, il faut que tous les Algériens sachent – et les jeunes plus particulièrement, pour qui nous écrivons – que notre Assia Djebbar a tenu que son épée soit algérienne, datant du XIX<sup>e</sup> siècle, pendant la résistance, et faite dans les fonderies de l'Emir Abdelkader. Oui, qui dit mieux, sur le plan de l'audace..., du nationalisme ! Et cette épée, elle l'a reçue, trois jours avant son entrée sous la Coupole, grâce aux bons soins et à la diligence du patron de la galerie d'art le Minotaure, située au Témely, à Alger. Qu'il soit remercié pour sa contribution concrète à cette action pleine de symbole, engagée par notre académicienne... Et Assia Djebbar méritait cette consécration qui l'a grandie, non pas parce qu'elle lui venait des Français, nos anciens colonisateurs – et avec lesquels, et de surcroît, nous avons encore un lourd contentieux historique –, mais parce que ceux-là ont su la regarder à sa juste valeur, du fait qu'ils respectent la culture et..., l'Autre, quand il présente les «performances» pour monter sur le podium.

l'acte si doux, si dur, de dire la vie en son insoutenable densité, de lire la vie, cette nécessité intègre.» Quant à Paul Valéry, il témoigne avec forte croyance de ce caractère sincère et intransigeant de l'académicienne : «Assia Djebbar était vraiment cette auteure classique qui portait en elle un critique et l'associait intimement à ses travaux.» Alors, que pouvons-nous dire, après avoir évoqué son parcours, d'une façon modeste, et rappelé les affirmations de gens de lettres, en des témoignages qui lui reconnaissent, encore une fois, cette voie de l'éternité littéraire ? Que notre académicienne aurait pu être reine chez elle, ou, à tout le moins, une source souvent sollicitée pour de grands dossiers, ceux de l'éducation, de la culture et de l'Histoire ? Ou peut-être serait-il plus sage de ne jamais titiller ces fantasmes, car dans notre culture, dite populaire, nous déclignons l'adage : «Nul n'est prophète en son pays», dans le mode et le temps de la fatalité... Mais est-ce possible quand le pays a besoin de tous ses enfants, et quand lui-même vit une situation tragique, sous le poids des inégalités et des besoins, conséquences d'une mauvaise gestion que nous appréhendons, de surcroît, avec beaucoup d'indifférence et de mépris ? Oui, tout est possible quand l'intelligence et la sagesse viennent à manquer, dans un pays qui regorge de potentialités dans tous les domaines. Et ce sont enfin ces situations, en particulier, que fait entendre Assia Djebbar, dans certaines «œuvres tragiques où esthétique et réalité n'ont nulle complaisance l'une envers l'autre». Ainsi, et en attendant que viennent ces démonstrations de civilité, que les esprits s'apaisent, que le respect règne chez les grands et les petits, nous souhaitons que les œuvres d'Assia Djebbar soient réappropriées au profit des jeunes pour être étudiées dans leurs programmes scolaires, de manière officielle et continue. Et nous l'espérons bien pour le dynamisme et le progrès de notre enseignement et pour la mémoire de celle qui, par son universalité, entre de plain-pied dans l'Histoire pour rester immortelle.

Enfin, et après un long périple à travers les années, un voyage autour du monde..., de la littérature et de l'expression libre, vraie et aux côtés des causes justes, Assia Djebbar ou, si vous voulez, Fatma-Zohra Imalhayène, revient chez elle, dans la cité de ses parents. Elle revient – selon ses dernières volontés – pour tenir compagnie à ses parents, notamment son

***Oui, tout est possible quand l'intelligence et la sagesse viennent à manquer, dans un pays qui regorge de potentialités dans tous les domaines. Et ce sont enfin ces situations, en particulier, que fait entendre Assia Djebbar, dans certaines «œuvres tragiques où esthétique et réalité n'ont nulle complaisance l'une envers l'autre».***

D'ailleurs, les nombreux témoignages d'intellectuels sont des rapports éloquentes qui s'ajoutent à son parcours, indéniablement, apologique. Qu'ils viennent de l'Occident ou de notre aire géographique, particulièrement de notre pays, ils dénotent cette symbiose naturelle dans l'analyse du contenu littéraire d'Assia Djebbar et la situent dans une ambiance de combat permanent, qui est la sienne. Et comment ne pas lui témoigner cette reconnaissance après tant et tant d'écrits où le courage et la détermination s'exhalent des pages rédigées avec une charge de sincérité et de conviction ?

Dans *Assia Djebbar ou la résistance de l'écriture. Regards d'un écrivain d'Algérie*, Mireille Calle-Gruber dit en substance : «L'œuvre d'Assia Djebbar, retraversée ici dans son ampleur pour la première fois, n'a cessé de faire de la littérature le lieu de tous les combats : pour une mémoire algérienne occultée par l'histoire militaire française ; pour la liberté des femmes dans l'islam ; contre la violence et pour une Algérie des différences et des pluralités culturelles.» Dans *Assia Djebbar ou l'impossible exil*, Leila Zhouir lui emboîte le pas et va raisonner dans l'esprit de l'auteure : «Assia Djebbar, c'est une rencontre infinie. Elle est carrefour et je me présente devant des textes qui me dépouillent de toutes les prétentions de l'illusion. J'y plonge jusqu'à trouver une main vivante, parole de l'Autre en chemin aussi. Je me réconcilie au-delà de l'impuissance de chaque propos avec

son honnêteté intellectuelle, a fait le bon choix – ce qui est inné chez elle –, celui qui l'installait parmi celles qui s'étaient distinguées par leur excellence dans les domaines des sciences, de la littérature, du droit, de la médecine, de la philosophie et bien d'autres champs du savoir et du progrès..., ces femmes glorieuses qui ont atteint un très haut niveau dans leur domaine de spécialité.

Cependant, si d'aucuns lui reprochaient ce prétendu caractère, et qui est celui d'avoir vécu en conformité avec sa conscience et ses principes, c'est-à-dire en démocrate, lorsqu'elle dénonçait de difficiles situations dans son pays et ce rapport obscur entre le «devoir de dire» et le «ne jamais pouvoir dire», nous disons, avec la franchise qui est nôtre, qu'on ne peut ne pas la respecter pour avoir été une intellectuelle jalouse de la profondeur et de la justesse de ses écrits. Oui, on ne peut que l'admirer car toute sa vie, elle a été «une ouvrière avec mille vertus», comprendre par là : une écrivaine qui produisait et qui pensait d'une manière originale, qui se créait, à chaque œuvre littéraire, un compromis entre ses lecteurs et elle, et qui, enfin, concevait que le devoir et la tâche s'exprimaient par la traduction du réel, du patent et du concret. Mais laissons toutes ces petites morgues de côté et, pour ne pas dramatiser et leur donner de l'importance, appelons-les «incompréhensions» ou «sautes d'humeur», des réactions qui existent cependant à l'encontre d'illustres personnages, et qui les accompagnent, quelquefois, jusque dans leurs tombes. C'est la loi de la nature et l'être humain est ainsi fait, car jamais il ne peut se défaire de cette jalousie morbide qui devient pathologique. On n'y peut rien. Ne dit-on pas que nos antagonistes naturels sont justement chez ces apôtres de la vengeance et du ressentiment ? Assia Djebbar qui, aujourd'hui, est honorée chez elle — mieux vaut tard que jamais — mérite largement cet hommage puisqu'elle laisse une riche production qui la rend éternelle dans le souvenir des gens.

Eternelle en effet, parce qu'elle nous lègue de belles œuvres et des idées fortes qui témoignent à jamais de son caractère de battante, de femme-courage qui rejoint le gotha de celles et ceux que le Seigneur Tout-Puissant a gratifiés, à cause de leur érudition, de cette merveilleuse appellation de «Ahl el 'ilm». Et c'est ainsi le destin de notre Assia Djebbar, parce qu'elle a personnifié cette femme savante, entreprenante..., cette femme qui a toujours fait montre d'un désir de s'instruire davantage, d'aller à la quête du savoir et d'exceller dans son travail de tous les jours, à travers ses romans, ses nouvelles, ses poésies, ses essais et son généreux apport au théâtre et au cinéma. Assia Djebbar, en croyante convaincue,

- 1997) ;
- le Prix de la paix à Francfort-sur-le-Main (1999) pour *Ces Voix qui m'assiègent* ;
- le Prix de la Paix des libraires allemands (2000, Francfort) ;
- le Prix international Pablo-Neruda (Italie, 2005) ;
- Le Prix international Grinzane Cavour pour la lecture (Turin, Italie, 2006).

De même :

- en 1993, elle est élue à l'Académie royale de Belgique, au fauteuil de Julien Green ;
- en 1999, elle est élue membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique ;
- le 16 juin 2005, elle est élue à l'Académie française, au fauteuil n°5 du professeur Georges Vedel.

C'était le parcours de celle que célèbrent aujourd'hui, après sa mort, le monde de la culture, des sciences et des arts, et nombre de citoyens qui aiment cette femme de talent, cette adepte du devoir impérieux de transmission, celle qui a écrit pour défendre la cause des femmes. Nous aurions voulu dire plus, pour satisfaire leur besoin de savoir, de comprendre, mais aussi pour traduire leur amour à cette Dame que la littérature a anoblie et dont elle a gravé le nom dans le marbre des sommités, mais d'autres combleront cette insuffisance, parce qu'ils l'aiment autant que nous..., nous qui savons respecter les valeureux personnages de notre pays et d'ailleurs.

Mais cependant, et au-delà de ce désir de faire connaître, amplement, celle qui vient de nous quitter, il est un point sur lequel nous nous devons de nous appesantir pour dissiper ce semblant de scepticisme qui l'accompagne car, à l'opposé de ce que laissaient à penser ses contradicteurs ou ses rivaux, c'est selon, Assia Djebbar n'a jamais failli à son éducation et à sa réputation de fille de «grande tente». Et n'en déplaît à ceux qui, pour des raisons subjectivement égocentriques, lui ont envoyé des flèches, ou l'ont indélicatement ignorée lors de sa consécration en tant qu'académicienne, elle se faisait, de son vivant, un devoir de toujours présenter à la société qu'elle aimait, la sienne, et pour qui elle écrivait, une image d'auteure combattante et déterminée à poursuivre éloquemment cette sacrée mission de réveiller les consciences et d'émanciper la femme, tout en gardant l'Histoire comme une source de son inspiration. Ce qui faisait dire à un grand journaliste étranger pour la sublimer : «Quel est donc ce peuple pour avoir une telle femme !»

En effet, une grande Dame, la fille à «Si Tahar Oumelha», Tahar Imalhayène, son père ! Elle était d'une conscience telle qu'elle ne pouvait abandonner ses principes et ses valeurs pour vivre d'autres émotions et vivre avec

père, dans son éternel repos, ce père qui semblait l'interpeller pour lui dire : «Regarde autour de toi. Comme un livre ouvert, tu as là, en face, tant d'Histoire et d'histoires !» Car là, dans sa dernière demeure, tout parle, la terre, les pierres, les arbres, les fleurs, les oiseaux dans leurs cris et leurs élans.

Cette terre est plusieurs fois millénaire. Les maillons d'une chaîne généalogique s'emboîtent progressivement..., un puzzle dont chaque élément trouve patiemment sa place. En effet, elle revient chez elle..., à son pays qu'elle aimait tant, vers son père qu'elle chérissait et pour lequel elle a écrit d'émotives tirades, dont celle-ci, à titre posthume, le décrivant dans sa jeunesse, dans sa fougue, ses ivresses, appels symptomatiques d'un retour aux origines :

«De là-haut, du sommet de sa cité, de la capitale antique et rousse, avilie et asservie, oui, là-haut, il ne peut voir la mer, ni même le port autrefois englouti, sauf le vieux phare de vingt siècles, ce phare vers lequel lui, le jeune homme qu'il fut, dans un crawl impeccable ou en brassées régulières, il nageait et parvenait, souffle soutenu, jusqu'à la pierre rougie, illuminée le soir... Il fut champion de natation un jour, lui, le fils du pauvre ; il connut dans cette cité de rois ses premières victoires, ses ivresses ; également sa nuit de noces.» Ah ! cette sacrée Assia Djebbar..., quelle leçon d'Histoire !

K. B.